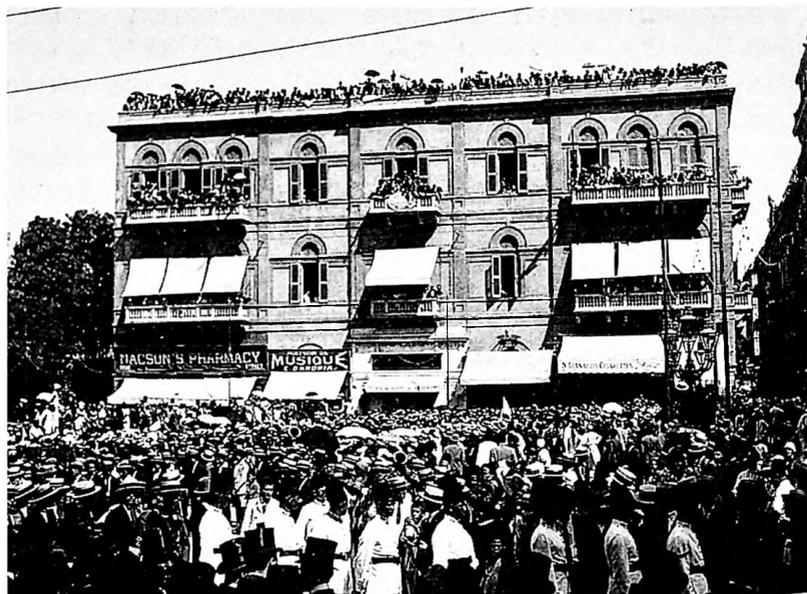




*1946: Funérailles de Samuel Katchadourian, professeur de musique et chef d'orchestre, survivant du massacre des Arméniens en Turquie, et qui avait trouvé refuge à Alexandrie.*



*Un jour de fête à Alexandrie.*

# On me prend pour un Égyptien

parce que je suis né à Alexandrie. On m'a bien trop souvent énoncé le syllogisme : « Puisque tu es né à Alexandrie et qu'Alexandrie est en Égypte, tu es donc Égyptien. » Or, jusqu'à ces dernières années, Alexandrie fut une ville d'Égypte avec fenêtres ouvertes sur la Méditerranée et portes fermées sur l'Égypte. On pouvait avoir vécu durant des années à Alexandrie sans avoir jamais visité le Caire, alors que l'on prenait un bateau à destination de la France ou de l'Italie...

Ma famille vint s'établir dans les premières années du 18<sup>e</sup> siècle à Alexandrie, où je suis né en 1904. Je suis le deuxième rejeton, en ligne directe, d'un certain Nemetallah Zananiri, né dans le Hauran à Bosra, ville-bastion des catholiques de rite byzantin, dont il fut l'un des notables.

## **MON GRAND-PÈRE ET MON PÈRE**

Mon grand-père Antoine épousa Hélène Grachian, Arménienne catholique de Constantinople. Je m'en souviens lorsqu'elle était très âgée, toujours de noir vêtue, ses cheveux blancs collés sur le front en deux bandeaux, séparés par une raie au milieu et retenus par un fichu noir. Elle était mince et frêle. Son austère distinction fut fixée par ma mère dans un portrait qu'elle fit d'elle à la fin de sa vie. Hélène Grachian mourut en

**GASTON  
ZANANIRI**

Je suis Alexandrin

1910 à 84 ans. Elle avait épousé mon grand-père à 16 ans, alors qu'il en avait 17. Ils eurent huit garçons et deux filles. Peu de temps avant sa mort, en 1897, mon grand-père avait dit à mon père :

– Vois-tu, Georges, ta mère et moi nous en sommes encore à notre lune de miel.

L'aîné des garçons, Nicolas, devenu aveugle à vingt ans, traduisit en vers arabes *Le Paradis perdu* de Milton. Le second, Michel, épousa une cousine, riche héritière qui habitait avec ses frères et sœurs dans une immense villa au bord du canal Mahmoudieh : c'était la maison du Canal, où s'étalait dans toute son ampleur une vie patriarcale. La plupart des enfants moururent célibataires : chaque fois que l'un d'entre eux disparaissait, sa chambre à coucher était transformée en chapelle funéraire. Au bout de plusieurs années, presque toutes les chambres étaient devenues des « cellules du souvenir », alors que les survivants portaient toujours le deuil. Lorsque le dernier survivant disparut, on vendit la maison du Canal, on fit abattre les arbres séculaires et la villa fut transformée en usine.

La famille du Canal avait décidé que mon père épouserait la seconde fille. Il n'en fut rien. Mon père tomba amoureux d'une jeune juive, de père hongrois et de mère italienne : ce fut ma mère. La famille du Canal ne pardonna jamais cet affront ; une brouille s'ensuivit : elle dura plus de trente ans.

De son mariage avec Marie-Inès Bauer mon père eut deux filles et moi-même. Vis-à-vis de mes sœurs, en particulier l'aînée, il fut un père empressé, aimant et indulgent. A mon égard, il fit preuve d'autorité et d'un certain égocentrisme, mêlés à une réelle affection. Il voulut faire de moi sa chose, son « fils à papa », en me greffant à ses propres ambitions ; affection étouffante dont il se défendait en me répétant :

– N'oublie pas qu'avant d'être ton père, je suis ton camarade et ton ami.

Ce qui ne l'empêchait pas de me déclarer en public :

– Pourquoi veux-tu quitter Alexandrie ? Ta place est ici. Tu y penseras plus tard, après t'être assuré la situation d'avenir que je te prépare.

– Tu as voulu acheter ta villa ! Soit ! Mais n'oublie pas que ta maison est ici, sous mon toit. Ta villa n'est que ta garçonnière.

– Sais-tu qu'un père exerce une autorité totale sur son fils ?

J'ai même le droit de te voler et tu ne peux pas me poursuivre en justice!

De tels discours, je les ai entendus alors que j'avais dépassé la quarantaine.

L'année de ma naissance, mon père – il avait alors 41 ans – fut nommé Bey de première classe. Six ans plus tard, en 1910, la Sublime Porte lui conféra le titre de Pacha à la demande du khédivé Abbas avec lequel il était en relations régulières de par sa fonction de secrétaire général d'une institution internationale: le Conseil sanitaire maritime et quarantenaire d'Égypte – ancêtre de l'Organisation Mondiale de la Santé – qui exerçait le contrôle sur la santé des pèlerins musulmans revenant de la Mecque et sur le transit des navires traversant le Canal de Suez.

### **MA MÈRE ET SES SŒURS**

La population d'Alexandrie, qui comptait au début du siècle dernier quelque 10 000 habitants, avait alors décuplé. La place centrale, dite des Consuls, était devenue le centre de la cité. Les Anglais y avaient construit leur consulat et l'église anglicane Saint-Marc. Les Français venaient d'y terminer leur nouveau consulat pour remplacer l'ancien, sur le port, où avaient séjourné Bonaparte, Monge et Chateaubriand. Les filles de la Charité et leurs aumôniers les Pères Lazaristes tenaient école dans la rue voisine, la Rue des Sept Filles, en souvenir de l'arrivée, en 1844, des sept premières religieuses. Non loin se dressait l'hôpital européen, dont le médecin-chef était un Français, et l'église Sainte-Catherine desservie par les Franciscains de la Custodie de Terre-Sainte. Le service postal était aux mains d'une entreprise italienne. L'Anglo-Egyptian Bank avait été créée en 1864 et la Banque Ottomane en 1867. Des hôtels, des cafés et des restaurants étaient tenus par des Grecs et des Français. Deux théâtres fonctionnaient: le Rossini construit en bois et le Zizinia en pierre, grâce à la munificence d'un comte grec de ce nom. Aux environs, vers l'ouest, le champ de courses de chevaux et de dromadaires s'étalait au bord de la mer.

Telle était cette ville où débarquaient mon grand-père maternel, Adolf Bauer, fils de Ignaz, Juif originaire d'Eztergom. Il s'inséra sans difficulté dans la cité alexandrine et se lia d'amitié avec le Dr. Vittorio de Castro, délégué d'Italie auprès du Conseil sanitaire. Les deux hommes fondèrent à Alexandrie le

**GASTON  
ZANANIRI**

*Je suis Alexandrin*

mouvement des libre-penseurs. Devenu familier du Dr. de Castro, Adolf épousa sa sœur Sarina. De cette union naquirent deux garçons et une fille Inès, qui fut ma mère, née en 1873. Les de Castro, originaires de Corfou, avaient émigré à Constantinople; ils étaient alors deux frères, l'un médecin et l'autre armateur. Ce dernier, alors qu'il voyageait sur un de ses voiliers, fut capturé par des corsaires qui s'emparèrent de la cargaison et le débarquèrent sur une île grecque d'où il fut recueilli par un bateau grec en direction d'Alexandrie. Il s'installa dans cette ville, fonda une famille, il maria ses cinq filles, dont ma grand-mère, et son fils le médecin.

Mon père rencontra Inès Bauer chez les Maltas, Anglais de Smyrne, qui recevaient dans leur maison la jeunesse cosmopolite d'Alexandrie. L'idylle qui naquit entre eux ne fut guère appréciée par les parents et il fallut toute la diplomatie de M. et M<sup>me</sup> Maltas pour vaincre les préventions de part et d'autre. Quoique sœur et épouse des fondateurs de la libre-pensée en Égypte, M<sup>me</sup> Adolf Bauer, née de Castro, avait conservé les traditions juives et ce fut avec réticence qu'elle donna son consentement. Quant à Antoine Zananiri, il posa ses conditions à mon père:

– Tu peux épouser la jeune fille de ton choix, mais il faut qu'elle soit chrétienne avant le mariage. Durant les fiançailles elle viendra régulièrement à la maison où un prêtre lui enseignera le catéchisme.

Il en fut ainsi. Les descendants de Vittorio de Castro et d'Adolf Bauer sont aujourd'hui pour la plupart chrétiens et, de plus, généralement pratiquants...

### **ALEXANDRIE COSMOPOLITE**

Le cimetière des libres-penseurs est bien caractéristique d'Alexandrie et de ses habitants qui, non contents de vivre en groupes séparés durant leur vie, conservent leurs préventions dans la mort: deux des grandes avenues à la limite de la ville étaient bordées de cimetières réservés aux communautés religieuses non musulmanes, alors que ceux des musulmans sont retranchés dans divers quartiers. On pourrait dire que cette attitude devant la mort a été la projection d'une structure sociale traditionnelle, le prolongement du système de *fondachi*.

Le terme *fondacho*, d'origine italienne, devenu fondouk en arabe, désignait une bâtisse pareille aux khans que l'on voit

encore dans les rues de la vieille Jérusalem et de Damas, une grande construction à plusieurs étages donnant accès à des vérandas circulaires autour d'une cour intérieure où s'entassaient les marchandises en route vers la Terre Sainte ou le Sinaï. Le *fondacho* était propriété de l'État. A La tombée de la nuit, on fermait les portes: la circulation était interdite après le coucher du soleil. Il y avait à Alexandrie les *fondachi* des marchands de Venise, Pise, Gênes, Florence, Raguse, Narbonne, de la Catalogne, de la Grèce, ainsi que ceux des Turcs, des Mauritanien et des Mongols. Les marchands de Crète, d'Ancône, Naples et Palerme partageaient le même établissement. Dans la plupart des cas un prêtre, généralement un Franciscain, assurait la messe dans la chapelle construite à l'intérieur.

Tous les étrangers n'habitaient cependant pas dans les hôtelleries. Les consuls et certains notables accueillait dans leur maison les visiteurs distingués. Le système du *fondacho* tomba en désuétude au 18<sup>e</sup> siècle. Quelque chose allait rester dans l'esprit des étrangers: un système séculaire ne pouvait être transformé en quelques décennies. C'est là, sans doute, la raison pour laquelle les communautés vécurent longtemps en vase clos dans certains quartiers caractéristiques: dans la rue Salah-Eddine on rencontrait des Syro-Libanais; à la Piazza della Paglia (place de la Paille), les Italiens; les Grecs dans la banlieue du Camp du César; les Anglais, les Suisses et les Français, au-delà du Camp de César. Les Italiens et les Grecs étaient habituellement des ouvriers spécialisés, des boutiquiers et des restaurateurs; les Syro-Libanais, des employés de bureau ou de magasin; les Arméniens, des photographes et des cordonniers. Les Français, Anglais et Suisses s'occupaient de la finance et des entreprises cotonnières. Ce monde hétéroclite constituait un ensemble homogène sur lequel s'édifiait le roulement économique, actionné par les activités boursières, l'exportation du coton, les assurances et les banques, les compagnies de navigation: à cet échelon, la ségrégation communautaire disparaissait devant les intérêts collectifs de l'économie. Quant à la masse des Égyptiens – les Coptes étaient alors peu nombreux – c'est-à-dire les Musulmans, elle constituait le fond du tableau et vivait dans les vastes quartiers s'étendant autour du port ou dans les rues latérales des grandes artères. Parmi cette masse se recrutaient les ouvriers non spécialisés, les cochers, les vendeurs ambulants. Les charretiers et

les débardeurs du port venaient habituellement de Haute-Égypte, le Saïd, d'où la dénomination de Saïdiens. Les portiers et les gens de maison, originaires de Nubie, avaient laissé au pays natal leurs familles, auxquelles ils envoyaient des aliments et une partie de leur salaire.

En 1937, la population étrangère d'Égypte était évaluée à 186 000 habitants dont la majorité vivait à Alexandrie : elle se répartissait en 68 000 Grecs ; 48 000 Italiens, dont 2 000 Dodécanésiens et 2 000 Libyens ; Britanniques, 31 000, répartis en majorité entre les Maltais, 8 000, et les Chypriotes, 4 000 ; les Français, 19 000, dont 3 000 d'Égypte, 2 000 d'Afrique du Nord et 2 000 du Proche-Orient. Puis venaient, dans l'ordre de grandeur : entre 2 000 et 1 000, les Allemands, Syro-Libanais, Suisses, Russes Blancs et Yougoslaves ; moins de 1 000 : Iraniens, Américains du Nord, Palestiniens, Belges, originaires de la péninsule arabe, Irakiens, Chinois et Japonais ; enfin d'autres, originaires d'Amérique latine, de l'Inde et du Pakistan. Aux alentours de 1940, sur une population de 17 millions pour le pays, Alexandrie comptait 700 000 habitants, dont un tiers d'étrangers.

Il existait aussi quelques milliers d'étrangers détenant des titres de nationalité égyptienne (Arméniens, Syro-Libanais, Grecs), considérés par les natifs comme des citoyens de seconde zone : la plupart d'entre eux avaient conservé l'usage de leur langue maternelle. Lorsqu'il s'agissait d'établir un quota d'Égyptiens dans une entreprise, on les considérait comme des étrangers.

Les Britanniques commencèrent à paraître en masse dans les services de l'État après les événements de 1882. Quelques familles s'étaient, cependant, établies à Alexandrie depuis le règne de Mohamed Ali, pour y travailler dans les carrières libérales, le commerce et la banque. Elles furent, avec les Suisses et les Allemands, les pionniers qui étendirent la ville vers l'est, la banlieue de Ramleh. Ces Européens avaient vécu pendant des générations, en Méditerranée orientale, en particulier à Smyrne et à Constantinople ; au lendemain de la première guerre mondiale, leur nombre augmenta sensiblement par suite du traité de Lausanne qui provoqua l'exode des étrangers d'Asie mineure. Ainsi se constitua une société fermée, indifférente à ce qui se passait autour d'elle, parlant l'anglais et ne s'intéressant qu'à ses propres intérêts.

Une modeste école de langue anglaise fut inaugurée à Alexandrie, en 1859, par des missionnaires presbytériens d'Écosse, qui s'installèrent dans le bâtiment de la Mission américaine. Ainsi fut formée une élite qui n'allait pas tarder à jouer un rôle de premier plan dans les affaires publiques du Proche-Orient.

Si la communauté anglaise vivait en marge de la société alexandrine, les Français, comme les Italiens et les Grecs, y tenaient une place de choix, dans ce monde cosmopolite où leur langue était parlée couramment, bien souvent avec élégance, si l'on doit tenir compte des nombreux écrivains d'expression française qui, pendant plusieurs générations, apportèrent leur contribution à la mise en valeur de la francophonie. C'est à tort que l'on se plaît à rappeler quelques alexandrinismes, aux métathèses inattendues, alors que, dans l'ensemble, le français était à l'honneur.

Le rayonnement du français commença à se développer avec l'arrivée, en 1847, des Frères des Écoles chrétiennes, suivis en 1880 par les Dames de Sion, les Jésuites et les Sœurs de la Mère de Dieu auxquelles l'État français venait de retirer l'enseignement des filles des membres de la Légion d'Honneur – enseignement qui leur avait été confié par Napoléon I<sup>er</sup>. Les écoles laïques firent leur apparition dès 1884 : l'Alliance française, l'Institut des demoiselles Girard, l'Alliance israélite universelle et, en 1909, le lycée français de la Mission laïque, construit dans le quartier des écoles, à Chatby, près de l'immense collège Saint-Marc des Frères des Écoles chrétiennes. Sous la direction de son proviseur, Marcel Fort, le lycée fut un des principaux centres d'accueil pour les écrivains venant de France. La Société des Amis de l'Art, dirigée par le baron Firmin Ven den Bosch, et l'atelier, par le peintre Mohamed Nagi, devinrent des foyers de rencontre pour les hommes de lettres de passage, pour les peintres de toutes nationalités.

### **« LE DERNIER BASTION DU CAPITALISME »**

La vie était agréable dans cette société d'Alexandrie où se rencontraient les figures les plus représentatives de chaque communauté. A ce niveau, plus de ségrégation, c'était la classe dirigeante, un monde élégant avec ses qualités et ses défauts. Là se côtoyaient les financiers et les hommes d'affaires, les hauts

fonctionnaires, les consuls et les magistrats, les écrivains et artistes de passage, les touristes distingués. Des fortunes s'édifiaient en quelques heures, d'autres s'effondraient avec la même rapidité.

Thés-bridge, soirées et bals avec plusieurs orchestres, buffets croulant sous les plats montés; une vie mondaine pareille à celle de Beyrouth et d'Athènes; mariages à l'étranger avec les noms du gotha: Isabelle Sursock devient princesse Colona; Yvette Bally duchesse de Baylen; Eugénie Antoniadis princesse de Brancovan. Déplacements réguliers à l'étranger: aux approches de l'été, les paquebots de ligne, français et italiens, partent chargés d'estivants qui se retrouveront à Vichy ou à Montecatini, dans les places de Suisse et du Tyrol; enfin dans les capitales européennes au début de l'automne. Les relations d'affaires s'établissent avec les entreprises bancaires et industrielles d'Angleterre et des États-Unis.

Jadis, durant les heures matinales et jusque tard dans la nuit, la ville vivait d'une aimable animation: établissements de bains et cafés construits sur piliers où se mêlaient des orchestres et des chants: chansonnettes italiennes et grecques, mélodies arabes, negro spirituals. Ils suffisait de rouler rapidement en voiture pour cueillir au passage les bribes de cette cacophonie cosmopolite, alors que les promeneurs, souvent débraillés, déambulaient dans l'air humide de la nuit...

1978

---

*Gaston Zanarini est auteur de plusieurs livres sur l'Égypte. Né à Alexandrie, il la quitte en 1956, et n'y rentre que quelques années avant sa mort. Ce texte est extrait de ses mémoires manuscrites inachevées. Il a été découvert, à Stockholm, dans les archives de notre ami Tomas Gerholm. Ce dernier avait rencontré Zanarini à Alexandrie où il effectuait des recherches. Depuis, il est lui-même décédé à l'âge de 51 ans. Le texte nous a été adressé par sa femme Lina Gerholm.*